

« Enjoy the crisis »

Martin Schick met en jeu un commerce où objets et humains interagissent pour subvenir à ses propres besoins les plus élémentaires.

La civilisation capitaliste telle qu'on la connaît est une civilisation morte. Pour Martin Schick, 34 ans, le postcapitalisme peut s'élaborer sur la scène d'un théâtre. Mieux encore, la scène du théâtre est le lieu où peut se construire une vision commune. La pièce qu'il propose est donc celle de tous et s'appelle *not my piece*, suivi d'un petit « s » dans un cercle pour dire « *shared* », soit le contraire de ©. Surtout, prenez tout ce que vous voulez. Et comme il s'agit d'apprendre ensemble comment vivre autrement, *not my piece* est sous-titrée *postcapitalism for beginners*.

Martin Schick n'est pas dans le bien-pensant mou, mais il n'est pas non plus un guérillero. L'été dernier, au Belluard Festival, il naviguait chaque soir à 19h07 avec Vreni Spieser sur la vague de l'indignation collective, en invitant les habitants de la ville de Fribourg à s'insurger. D'éphémères révolutions quotidiennes et l'envie sans doute pour Martin Schick que les choses ne s'arrêtent pas là. Avec ce nouveau projet, l'artiste souhaite construire réellement quelque chose. Ne pas simplement énoncer ou dénoncer. Ainsi, dans *not my piece*, ce qui se trame sur le plateau se réalise dans la vraie vie.

Lorsqu'on le joint par téléphone à Berlin où il habite et travaille, il commence par dire que son projet est ultra simple. « *J'ai pris, comme point de départ, un basique du capitalisme, la propriété. Puis j'ai acheté une parcelle agricole à Fribourg qui a la même dimension que la scène du Belluard, 88 m². Pendant le spectacle, je transpose cette parcelle sur la scène et je regarde*

La civilisation capitaliste, telle qu'on la connaît, est une civilisation morte.

avec le public ce que l'on peut inventer pour que la vie y soit possible. Le terrain doit pouvoir combler mes besoins vitaux. Nous devons trouver ensemble des solutions qui soient simples pour ma survie. Ensuite, j'applique sur la parcelle ce qui s'est élaboré sur le plateau. »

Ce qui s'essaie sur cette petite parcelle est transporté sur scène dans une chorégraphie de prestations. Le monde miniature qui

prend vie sur le plateau et le système économique qui y apparaît font-ils pour autant figure de modèle ? « *Je n'invente presque rien, précise Martin Schick. Je reprends des notions et des expressions du postcapitalisme, comme les toilettes sèches ou le crowdsourcing. »* C'est vrai, on connaît bien. Alors quoi ? « *Ce que je veux faire, c'est enclencher un processus qui me permette de construire du possible avec le public. »* L'artiste va en effet réaliser sur son terrain ce qui s'est élaboré sur le plateau. L'imaginaire du public est donc immédiatement confronté à la matérialité des choses. « *On va peut-être troquer des services, par exemple trois heures d'utilisation d'une perceuse contre la garde d'un enfant pendant une heure. Ou faire du vélo d'appartement pour avoir de l'électricité. »* Les énoncés acquièrent ici un maximum de puissance. C'est « *ici et maintenant* », dans l'espace fictionnel du théâtre que se dessine le devenir du terrain et de Martin Schick. « *Je ne veux pas faire un théâtre documentaire. Le théâtre est pour moi une initiation, il doit dire ce qui peut advenir. »* Dans cet advenir, pas de drame. « *Enjoy the crisis... Je ne veux pas critiquer le capitalisme. Il va se terminer ANYWAY un jour, dans la joie. Autant s'y préparer maintenant. »* « *Ce qui peut se construire sur cette parcelle*



pourrait être une sorte d'église moderne, un learning center, un lab. Ces centres existent déjà. C'est même le capitalisme qui les finance – par exemple le learning center de Lausanne, le BMW Guggenheimlab de Berlin. » Le financement du projet de Martin Schick est d'abord constitué de fonds privés, avec lesquels il a acheté son terrain. Les fonds publics arrivent : *not my piece* a une belle tournée promise dans une dizaine de villes suisses, tandis que la pièce précédente réalisée avec Laura Kalauz, *CMMN SNS PRJCT*, tourne en Europe. Martin y croit : « *On va vraiment pouvoir construire ce centre ! San Keller est mon mentor et me donne son nom. Ça s'appellera le San Keller Learning Center. Il ouvrira en 2014, après les tournées de not my piece. Et puis je vais sans doute reprendre le projet dans différentes villes. J'ai aussi un site Internet, notmylab.org, afin de permettre aux spectateurs de suivre ce qui se passe. »*

Une vraie petite entreprise, orchestrée par un artiste qui ne se profile ni comme un big boss, ni comme un boy scout. Rappelons-le : ce n'est pas sa pièce, ce n'est pas non plus son terrain et il n'invente presque rien. Il n'y a pas d'expertise et tout le monde peut faire n'importe quoi, tant que ça fonctionne. Une économie poétique pour un *theater for the less*, autre sous-titre de la pièce. On pense à l'architecte Patrick Bouchain, invité à la Biennale de Venise 2006 à organiser l'espace du pavillon français. En réponse

à la thématique de la biennale, la METACITE, il a construit la *Métavilla* (« *Mets ta vie là* »), conçue comme un lieu d'échange et de convergence des savoirs, évolutif et habité en permanence pendant le temps de la biennale. On pense aussi à Masanobu Fukuoka, précurseur dans les années soixante de l'agriculture naturelle basée sur le non-agir, laquelle a inspiré la permaculture puis l'agriculture urbaine alternative – en réponse à la crise, les jardins potagers prolifèrent aujourd'hui dans les villes.

Au postcapitalisme de s'élaborer sur la scène d'un théâtre où s'élabore une vision commune.

Mais laisser faire ou ne rien faire, c'est encore faire... Cela relève d'une décision : que rien ne soit pas fait ! Pour Martin Schick, si le sujet est clair, l'objet reste flou. « *Je dois trouver comment nous allons faire nos choix entre les différentes propositions, précise-t-il. Je ne souhaite pas le vote. Et je ne peux pas prédire à quoi cela va ressembler. Ce ne sera pas forcément une maison, ni un box... Il y aura*

des heures d'ouverture, un accueil, des events en été, on pourra apprendre comment fonctionnent les notions du postcapitalisme et comment les appliquer. »

Le Belluard Festival fait sa conférence de presse sur ce lopin de terre. Directrice depuis 2007, Sally De Kunst offre à Martin Schick une carte blanche pour l'édition 2012 dont le fil rouge est « *retox* », à comprendre dans le sens d'une réintoxication dynamique pour, explique-t-elle, « *sortir de notre zone de confort, restaurer et renouveler l'art, la culture et la société* ». Le projet de Schick tape dans le mille. « *Martin est inventif. L'année dernière, il a répondu à notre appel à la création et a été choisi avec quelques autres parmi 500 projets. Il a investi pendant tout le festival le Jardin de Pérolles, un jardin public en plein cœur de Fribourg. Je lui ai offert une carte blanche pour l'année suivante, pour une pièce sur le plateau. Il a dit oui, en sachant dès le départ qu'il travaillerait le plateau comme une doublure de son terrain. »*

Le jour de la Fête des mères, Martin a fait du stop pour aller voir la sienne à Tavel, en dehors de Fribourg. C'est un jeune élu socialiste qui l'a pris. « *Nous avons parlé en route, je lui ai raconté mon projet, il a été intéressé, il veut suivre cette histoire, me rencontrer, participer. Cette coïncidence m'a beaucoup motivé. Je sais que je vais rencontrer des gens qui vont m'apporter des choses auxquelles je n'avais pas pensé. Le partage, dans ce projet, est essentiel. »* Preuve en est : Martin est parti en Grèce pour auditionner des chorégraphes et danseurs qui ne peuvent monter leur projet faute de moyens. « *J'en ai choisi un, je l'invite à Fribourg. Il a une expérience de la survie que je n'ai pas. Ça m'est utile. En échange, je lui donne la moitié de mon salaire et la moitié du plateau pour lui permettre de répéter son solo et montrer sa pièce. »*

Anne Davier

not my piece, proposition de Martin Schick, du 29 juin au 7 juillet au Belluard festival, Fribourg (www.belluard.ch), et du 8 au 18 août au far*, Nyon (www.festival-far.ch).

www.notmylab.org